

Le Monde

A la Conciergerie résonne le fracas poétique des corps et des meubles

L'ATMOSPHÈRE nocturne sépulcrale de la Conciergerie du Palais de justice, à Paris, convient-elle à un spectacle de danse contemporaine ? Programmée conjointement par la Ménagerie de verre et Monum (du 8 au 11 avril), dans le cadre du festival Les Inaccoutumés, la chorégraphe Emmanuelle Huynh, sentinelle toujours aux aguets sur le front de l'expérimentation, répond par l'affirmative.

Repliée dans un coin de la grande salle à colonnes nappée d'ombres, elle a circonscrit son aire de jeu, plutôt restreinte, avec des chaises et des bancs. Bord quatre, tentative pour corps, texte et tables, peut commencer dans le fracas sec des tables métalliques claquant sur le sol en pierres.

Cette mise en condition sonore, très raide, indique le ton tranchant avec lequel Emmanuelle Huynh entend poursuivre cette recherche entamée il y a un an à la Villa Gillet de Lyon, puis reconduite dans la Bibliothèque municipale de Montpellier. L'essai se révélait alors peu concluant, plus proche du jeu de construction ou de l'exercice de déménagement de mobilier que d'une proposition artistique. Cette fois, Bord quatre s'affranchit du réel dans ce qu'il a de plus contraignant et de réducteur pour accéder à une sorte de rituel dont l'absurdité apparente prend force d'évidence.

Quand on entend la chorégraphe redire cette phrase du poète Christophe Tarkos : « La réalité n'invente rien, c'est moi qui invente tout », on constate immédiatement, sous nos yeux, comment sa vision et sa sensibilité d'artiste créent un nouvel ordre du monde, en réorganisant l'ordinaire selon des règles singulières. L'installation des tables opérée tout au long du spectacle, les textes de Tarkos lus ou dits par les danseurs, les agglutinations de corps, autant d'éléments indépendants, mais qui s'appuient pourtant les uns contre les autres, articulant un bloc plastique et sonore (Cathy Olive signe les lumières, Manuel Coursin, le son) dont l'étrangeté impose sa loi.

Il en est de même pour Jachères improvisations, pièce proposée le 16 avril par Vincent Dupont avec la collaboration de Myriam Lebreton, Eric Martin, Thierry Balasse (création sonore) et Yves Godin (lumières). Un ouvrage de Christophe Tarkos, Ma Langue, complète le dispositif. La première image cernée par un cadre noir en fond de plateau - un couple immobile dans un appartement moderne entre David Lynch et Edward Hopper - joue la confusion entre film et spectacle vivant. Une légère vibration, puis des mouvements au ralenti, quasi imperceptibles, font basculer dans la réalité en chair et en os. Façon de parler d'ailleurs, tant cet homme et cette femme semblent sournoisement désincarnés, comme momifiés, suspendus dans un espace-temps étiré, immense.

Cette béance entre deux êtres apparemment intimes, mais qui ne se touchent jamais, se lit comme une blessure blanche, indolore, une sorte de nausée contemporaine, véritable opération de désaffection sentimentale. Une thématique certes dans l'air du temps, au cinéma et ailleurs, mais formidablement éclairée par Yves Godin.

La profondeur de champ de chaque tableau, la subtilité des nuances lumineuses qui densifient l'air et le moindre objet (certaines scènes développent des harmonies de gris d'une rare beauté) instaurent un mode de perception aiguisé que le port de casques-son, pas franchement indispensables d'ailleurs, accentue. Spectacle tout en vibrations fines, Jachères imprime l'esprit telle une obsession.